

les événements possibles de la nuit, donna le signal, sur le tard, dans l'après-midi. La mêlée fut opiniâtre et sanglante. Son aile gauche, conduite par lui, céda et recula jusqu'au mur de la ville; il fallut en fermer les portes : déjà les fuyards annonçaient à Ofella que la bataille était perdue. Mais plus heureux à l'aile droite, Marcus Crassus avait enfoncé l'ennemi, et, le poursuivant jusqu'à Antemnæ, donné par là du répit à la gauche qui marcha de nouveau en avant, une heure avant le coucher du soleil. On lutta toute la nuit et le lendemain durant toute la matinée : mais soudain, trois mille hommes de l'armée des démocrates ayant tourné leurs armes contre les leurs, cette trahison acheva le combat; Rome était sauvée. L'armée insurgée, sans retraite possible, fut anéantie. Les prisonniers, trois à quatre mille en nombre, Damasippus, Carrinas et Pontius tombé blessé aux mains des légionnaires, furent, le troisième jour, conduits à la *Villa publica* du champ de Mars<sup>1</sup>, et, par ordre de Sylla, taillés en pièces jusqu'au dernier : du temple voisin de Bellone, où le Sénat, que le général avait convoqué, tenait en ce moment séance, on entendait le cliquetis du fer et les gémissements des suppliciés. Exécution horrible et que rien ne justifie! Disons-le pourtant : les hommes qui mouraient là s'étaient jetés en brigands sur la ville et sur le peuple de Rome, et, si le temps leur en avait été laissé, ils auraient tout tué et détruit par le fer et le feu.

Massacre  
des prisonniers.

Les sièges.  
Præneste.

La guerre tirait à sa fin. La garnison de Præneste se rendit quand, reconnaissant les têtes de Carrinas et des autres officiers révolutionnaires, lancées par-dessus les murs de la place, elle apprit l'issue de la bataille de Rome. Le consul Gaius Marius et le fils de Pontius, qui la commandaient, tentèrent de s'enfuir : n'ayant pas réussi, ils se tuèrent l'un l'autre. La foule se laissa aller, et Cethegus l'y

<sup>1</sup> [La *Villa publica*, ou maison des champs publique, servant d'ordinaire d'*hospitium* aux ambassadeurs, et à la revue du peuple par les censeurs. Sa construction fort ancienne remontait à l'an 320.]

434 av. J.-C.

encourageait, à l'espoir d'obtenir grâce devant le vainqueur. Mais les temps étaient passés de faire grâce. Jusqu'au dernier moment, Sylla avait pardonné à quiconque revenait à lui : après sa victoire, il se montra inflexible vis-à-vis des chefs ou des villes qui n'avaient pas voulu céder. Il y avait douze mille prisonniers dans Præneste : les femmes, les enfants, la majeure partie des Romains et quelques Prænestins eurent leur liberté : quant aux anciens sénateurs de Rome, à presque tout le peuple de la ville et à tous les Samnites, ils furent désarmés et passés par les armes : la ville fut mise à sac avec ses richesses. Après de telles rigueurs, les cités à nouveaux citoyens qui luttaient encore ne pouvaient que s'opiniâtrer dans leur résistance. A Norba, où *Æmilius Lepidus* pénétra par trahison, les habitants se frappèrent mutuellement et mirent le feu à leur ville, voulant enlever à leurs bourreaux leur vengeance et leur butin. Dans la Basse-Italie, Naples était déjà tombée, et Capoue, paraît-il, avait ouvert ses portes : mais les Samnites n'évacuèrent Nola qu'en 674. Dans leur retraite ils perdirent le dernier survivant des grands et fameux chefs de l'insurrection italique, Gaius Papius Mutilus, le consul de cette année 664, si pleine d'espérances. Repoussé par sa femme, chez laquelle il se glissait déguisé, pour y trouver un dernier abri, il se jeta sur son épée, à Teanum, devant la porte de sa propre maison.

En ce qui touche le Samnium, le dictateur avait déclaré que Rome n'aurait point de repos tant que subsisterait le peuple samnite et qu'il fallait que son nom fût désormais effacé de la terre. Et de même qu'à Rome et qu'à Præneste les cadavres des captifs massacrés avaient témoigné que sa parole était une réalité, de même nous le voyons encore entreprendre en personne une campagne de dévastation, s'emparer d'*Æsernia* (674?)<sup>1</sup>, et changer en désert un pays

Norba.

Nola.

80 av. J.-C.

90.

80.

<sup>1</sup> Peut-être qu'un autre nom se cache sous la leçon fruste de Tite-Live, 89 : *mtam in Samnio* : V. Strabon, 5, 3, 10.



florissant et peuplé qui ne s'en relevera jamais. A la même heure, *Tuder* [*Todi*, près du Tibre] était prise d'assaut par Marcus Crassus. En Étrurie, Populonium se défendit plus longtemps : il en fut de même de l'imprenable Volaterræ, où des débris de l'ancienne faction, trois légions, s'étaient reformées. Là, le siège dura deux ans, conduit d'abord par Sylla lui-même, puis par l'ex-préteur Gaius Carbon, frère du consul de la démocratie. Ce ne fut qu'au cours de la troisième année, à dater de la bataille de la Porte Colline (675), que la garnison capitula. Elle devait sortir la vie sauve. Mais dans ce siècle épouvantable il n'y avait plus ni droit de la guerre ni droit disciplinaire : les soldats crièrent à la trahison, lapidèrent leurs généraux trop débonnaires, et bientôt une troupe de cavalerie, envoyée par le gouvernement romain, atteignit sur leur route les malheureux défenseurs de la ville et les massacra. L'armée victorieuse fut cantonnée dans toute l'Italie : elle occupa en force toutes les places peu sûres, et la main de fer des officiers syllaniens étouffa peu à peu les derniers frémissements de l'opposition nationale ou révolutionnaire.

Volaterræ.

79 av. J.-C.

Les provinces.

82.

Il restait encore à faire dans les provinces. La Sardaigne, il est vrai, avait été rapidement enlevée par Lucius Philippus (672) au préteur de la révolution, *Quintus Antonius*; et la Gaule transalpine n'opposait qu'une résistance faible ou même nulle. Mais en Sicile, en Espagne, en Afrique, la cause de la faction terrassée en Italie ne paraissait en aucune façon perdue. En Sicile, un révolutionnaire, Marcus Perpenna, était maître. Quintus Sertorius avait su s'attacher les provinciaux de la Citérieure, et, réunissant en une armée les Romains résidant en Espagne, il avait fermé tout d'abord les passages des Pyrénées et fait voir que, quelque mission qui lui fût confiée, il était homme à savoir la remplir, comme il s'était montré le seul homme pratique et habile parmi les chefs incapables de l'armée démocratique. En Afrique, le préteur Hadrianus, poussant à l'excès les tendances révolutionnaires, avait commencé par

affranchir les esclaves. Les marchands romains d'Utique se soulevèrent, le surprirent dans sa demeure officielle et l'y brûlèrent avec ses gens (672). Mais la province n'en resta pas moins fidèle à la faction, et le gendre de Cinna, le jeune *Gnæus Domitius Ahenobarbus*, officier énergique, y prit le commandement. La propagande révolutionnaire gagna dans les royaumes clients de Numidie et de Mauritanie. Là, les rois légitimes, *Hiempsal II*, fils de Gauda, et *Bogud*, fils de Bocchus, tenaient pour Sylla : mais le premier fut jeté à bas du trône par un prétendant démocratique, *Hiarbas*, avec l'assistance des Cinnaniens : des dissensions pareilles agitaient le royaume mauritanien. Carbon, le consul fugitif, s'était arrêté dans l'île de *Kossyra* (*Pantellaria*), entre l'Afrique et la Sicile, ne sachant s'il irait chercher un asile en Égypte, ou s'il ne tenterait pas de recommencer la lutte dans quelque une des provinces restées fidèles.

82 av. J.-C.

Sylla envoya en Espagne *Gaius Annius* et *Valerius Flaccus* comme préteurs, l'un de la province Ultérieure, l'autre de la province de l'Èbre. Le difficile labeur de forcer les Pyrénées leur fut épargné. Le général préposé par Sertorius à leur garde ayant été assassiné par l'un de ses officiers, les troupes s'étaient débandées. Trop faible pour se défendre, Sertorius rassembla rapidement le peu de troupes sur lesquelles il pouvait de suite mettre la main et s'embarqua à Carthagène. Où allait-il? Il n'en savait rien. A la côte d'Afrique peut-être, aux îles Canaries même; partout, pourvu qu'il se mit hors d'atteinte du bras de Sylla. L'Espagne se soumit sans difficulté aux délégués du dictateur (vers 673), et Flaccus livra quelques combats heureux aux Celtes dont il avait dû traverser le pays, puis aux Celtibères de la péninsule (674).

L'Espagne.

Sertorius  
s'embarque.

81.

80.

La Sicile.

*Gnæus Pompée* avait été envoyé en Sicile en qualité de propréteur : Perpenna, le voyant accoster avec cent vingt voiles et six légions, évacua l'île aussitôt. Le propréteur expédia une escadre à Kossyra, pour y enlever les officiers



marianiens qui y avaient trouvé asile. Marcus Brutus et ses compagnons furent exécutés sur place : quant à Carbon, l'ancien consul, Pompée avait ordonné de le lui ramener à Lilybée. Oublieux de l'assistance qu'il en avait reçue en d'autres et dangereux temps (p. 328), il voulut le livrer lui-même au bourreau (672). De Sicile passant en Afrique avec des forces écrasantes, il eut bientôt refoulé l'armée déjà nombreuse qu'avaient ramassée Ahenobarbus et Hiarbas, et, sans vouloir prendre encore le titre d'*Imperator* qui lui était décerné, il donna le signal de l'assaut de leur camp. Il en finit avec eux en ce même jour. Ahenobarbus restait mort sur la place, et quant à Hiarbas, Bogud aidant Pompée, il se vit une seconde fois assailli dans *Bulla*<sup>1</sup>, où il périt, et Hiempsal remonta sur le trône de ses ancêtres. Une grande *razzia*, exécutée contre les habitants du désert, un certain nombre de tribus gétules, jadis reconnues libres par Marius, aujourd'hui ramenées sous l'autorité de Hiempsal, rendirent au nom romain son lustre et sa puissance. Quarante jours après son arrivée à la côte d'Afrique, Pompée avait accompli sa mission (674?). Le Sénat lui manda d'avoir à licencier son armée, ce qui impliquait le refus du triomphe : d'après la tradition, il n'y avait pas droit, n'ayant commandé qu'extraordinairement. Le général murmura tout bas, ses soldats murmurèrent à voix haute : un moment on put craindre que l'armée d'Afrique ne se révoltât contre le Sénat et que Sylla n'eût à marcher contre son gendre. Il céda : le jeune capitaine put se vanter d'être le premier Romain à qui fut échu l'honneur du triomphe (12 mars 673) avant l'entrée dans le Sénat ; et au retour de cette expédition fertile en exploits faciles, il s'entendit saluer par « l'heureux Dictateur (*Felix*) », non sans quelque ironie peut-être, du surnom de « Grand! »

L'Orient.

Dans l'est, après le départ de Sylla, au printemps de

<sup>1</sup> [Auj. *Béjié*, dans l'État de Tunis, au sud-est de Bone.]

674, les armes ne s'étaient pas non plus reposées, pas plus qu'en Italie. La restauration de l'état ancien des choses, l'assujettissement nécessaire de plus d'une ville asiatique, coûtèrent encore de nombreux et sanglants combats. Lucius Lucullus se vit obligé, par exemple, après avoir épuisé tous les moyens de la douceur, de mener des troupes devant la cité libre de Mitylène, et une première victoire en rase campagne ne mit pas fin à la résistance obstinée des habitants. Vers le même temps, de nouvelles complications naissaient entre Mithridate et le préteur d'Asie, *Lucius Murena*. Mithridate, après la paix, s'était aussitôt occupé à rétablir son autorité ébranlée dans les provinces septentrionales : il avait pacifié d'abord les Colchidiens, en leur donnant pour gouverneur son énergique fils Mithridate ; puis, bientôt s'étant défait de lui, il préparait une expédition dans son royaume du Bosphore. Archélaos, toujours réfugié auprès de Murena (p. 304), soutenait que ces armements étaient dirigés contre Rome : aussitôt Murena, sous le prétexte que le roi détenait indûment quelques districts de Cappadoce, pénétra avec ses soldats dans *Comana* (de Cappadoce)<sup>1</sup> et viola la frontière du Pont (674). Mithridate se plaignit au Romain d'abord, puis, sa plainte n'étant point écoutée, au Sénat. Les envoyés de Sylla se montrèrent : ils désavouèrent le préteur : mais celui-ci ne tint pas compte de leurs avis, et franchissant l'Halys, il entra sur le territoire incontestablement pontique. Alors Mithridate résolut de repousser la force par la force : *Gordios*, son général, devait tenir tête aux Romains, jusqu'à ce que le roi pût arriver avec une plus nombreuse armée et écraser l'agresseur. Ce plan réussit. Murena, vaincu, repassa non sans pertes sensibles la frontière et revint en Phrygie : les garnisons romaines furent expulsées de toute la Cappadoce. Malgré son échec, il osa se dire victorieux et usurper le titre d'*Imperator* (672) : mais la rude leçon qu'il venait

83 av. J.-C.

Nouvelles complications avec Mithridate.

83.

82.

<sup>1</sup> [Sur le *Sarus* (le *Seihan*), au nord du Taurus : auj. *el Bostan*.]



de subir et les ordres de Sylla le firent se tenir désormais tranquille. On renouvela le traité de paix entre Rome et Mithridate (673). Pendant cette folle querelle, l'investissement de Mitylène avait nécessairement trainé en longueur : il ne fut donné qu'au successeur de Murena, après un long blocus par terre et par mer, où la flotte bithynienne rendit de bons services, d'emporter enfin la place (675).

Prise  
de Mitylène.

79.

Après dix ans de révolution et d'insurrection dans l'Ouest et dans l'Orient, le calme était enfin venu : l'État romain avait reconquis l'unité dans le gouvernement et la paix au dedans et au dehors. Au lendemain des terribles convulsions de la crise dernière, dans le calme seul il y avait un grand bienfait. Le monde romain pourra-t-il obtenir davantage ? La main puissante qui naguère a mené à bien l'œuvre difficile de la victoire sur l'ennemi, saura-t-elle aussi enchaîner la révolution, œuvre plus difficile encore ? Saura-t-elle, par le plus étonnant des miracles, rétablir sur de solides assises l'ordre social et politique qui chancelle ? A l'avenir à en décider.

Paix générale.

## CHAPITRE X

### LA CONSTITUTION DE SYLLA

A l'heure où se livrait la première bataille rangée entre Romains et Romains, dans la nuit du 6 juillet 671, le temple vénérable que les rois avaient élevé, que la liberté naissante avait consacré, que les tempêtes avaient épargné durant cinq cents ans, le temple du Jupiter du Capitole fut détruit par un incendie. Image réelle, et non simple symptôme, de la décadence de la constitution ! La constitution, elle aussi, gisait en ruines, et demandait la main d'un nouvel architecte. La révolution, il est vrai, était vaincue ; mais il s'en fallait de beaucoup que l'antique régime ressuscitât de lui-même après la victoire. L'aristocratie, prise en masse, croyait que les deux consuls révolutionnaires étant morts, il suffirait de procéder aux élections complémentaires, puis de laisser au Sénat le soin de pourvoir aux récompenses dues à l'armée, aux châtimens mérités par les plus coupables, et aux mesures destinées à prévenir le retour des excès. Mais Sylla, qui

La restauration.  
83 av. J.-C.